

LE COUVENT DES CORDELIERS DE NANTES

VERS 1785

La démolition presque totale de l'ancienne église du couvent des Cordeliers de Nantes, au cours de l'année 1924, a permis aux archéologues d'étendre leurs connaissances sur l'importance, la disposition et l'ornementation du sanctuaire franciscain nantais ; et le septième centenaire de la mort de saint François, le « Poverello » d'Assise ayant rappelé l'attention sur les diverses branches de la grande famille franciscaine, il nous a paru intéressant de profiter de ce double concours de circonstances pour retracer en quelques pages ce que fut dans sa forme dernière, vers 1785, ce couvent breton⁽¹⁾.

Fixés à Nantes, rue Perdue, au cours du XIII^e siècle, les Cordeliers édifièrent vers 1250, de part et d'autre de l'enceinte nord gallo-romaine, leur couvent, rattaché d'abord à la custodie de Bretagne et qui fit partie dès la fin du XV^e siècle de la province cordelière de Touraine Pictavienne, séparée en 1517 de Touraine l'ancienne.

A la même époque les Cordeliers de Nantes reçurent du pape Innocent VIII le privilège, confirmé par Paul III, en 1545, de posséder des biens par l'intermédiaire de syndics apostoliques. Un autre privilège antérieur accordé par Clément IV, et permettant aux Cordeliers de s'opposer à

(1) Cf. LA NICOLLIÈRE-TEIJERO, *Essai historique sur l'église des Cordeliers de Nantes*, dans *Bull. Soc. Archéol. Nantes*, 1^{er}, 2^e et 3^e trim., 1877, p. 137 à 171. — Abbé BRAULT, *Le couvent des Cordeliers de Nantes. Etude historique (1250 environ à 1791)* dans *Bull. Soc. Archéol. Nantes*, 1925, p. 165 à 192.

l'établissement de tout ordre mendiant à moins de cent quarante cannes de leur couvent, fut en 1325 l'occasion d'un curieux mesurage et d'une expérience vocale extraordinaire.

Le couvent de Nantes fut choisi à plusieurs reprises pour la tenue des chapitres généraux ou provinciaux, notamment en 1417, 1492, 1575, 1601, etc... Les ducs de Bretagne, puis les rois de France, gratifièrent de nombreux privilèges et exemptions les Cordeliers nantais.

Durant le XVI^e et le XVII^e siècle particulièrement, quelques-uns d'entre eux s'illustrèrent par la prédication dans les églises de Nantes et même par l'évangélisation.

En 1771, lors de la réforme des ordres religieux par la Commission des Réguliers, les deux provinces cordelières de Touraine ayant été réunies, le couvent de Nantes fit partie de la custodie de Nantes.

Au cours du XVIII^e siècle, deux gardiens se sont fait particulièrement remarquer : le P. Treussard, batailleur et polémiste, qui eut une carrière assez agitée; le P. Etienne, disciple de J.-J. Rousseau et gardien du couvent en 1789.

De grandes familles qui vénéraient les Cordeliers nantais auxquels des liens particuliers les unissaient, avaient tenu à reposer dans leur sanctuaire. Parmi elles nous rencontrons les noms de Rieux (seigneurs qui ont fait acte de fondateurs) et de Rieux-Sourdéac, de Bretagne, de Boville, de Rohan, de Charette, de Ruiz, Descartes, d'Aubigné, de Sévigné, de Darranda, d'Espinose, de la Grange-Marronnière, etc... De nombreuses fondations avaient été faites.

Comme la plupart des couvents sous l'Ancien Régime, les Cordeliers abritèrent de nombreuses confréries et des corporations fort importantes, notamment la célèbre « Contractation » espagnole dont M. Mathorez, dans ses « Notes sur les Espagnols et les Portugais à Nantes », a esquissé l'histoire à grands traits. Cette association entre commerçants nantais et espagnols, approuvée par Charles VIII en

1490, tint ses assemblées, donna ses banquets au couvent des Cordeliers et assista aux offices dans l'église franciscaine jusqu'en 1733, date de la dissolution de la « confrérie ». Elle avait passé une convention assez importante avec les PP. Cordeliers en 1709.

L'Université de Nantes, créée en 1460 par le duc François II, grâce au pape Pie II, s'était réunie souvent en assemblée générale dans la grande salle dite de l'Université au couvent des Cordeliers, où à partir de 1700 environ se firent les cours de la Faculté de théologie.

D'autres corps importants y avaient reçu asile, tels : le Conseil de Bretagne en 1538, la Chambre des Comptes de 1500 à 1535 et de 1760 à 1782, le Parlement ligueur, la Chambre de Justice chargée de juger Chalais en 1626, les Etats de Bretagne à diverses époques. Enfin, c'est au couvent des Cordeliers que souvent les bourgeois de Nantes s'étaient assemblés pour délibérer et qu'en 1564 ils préparèrent l'élection du premier maire de Nantes dont les successeurs à partir de 1682 étaient venus aux Cordeliers assister à la messe du Saint-Esprit à leur entrée en charge, comme les juges-consuls.

La Révolution, toujours innovatrice, ne respecta pas un pareil passé.

Après avoir été contraints de faire une déclaration de leurs biens le 18 février 1790, les Cordeliers reçurent le 10 mai 1790 la visite de deux délégués de la municipalité au sujet de leurs vœux monastiques et le 18 avril 1791 ils abandonnèrent définitivement leur couvent. Celui-ci, comme nous l'avons montré ailleurs⁽²⁾, fut successivement le siège du club du Port-Communeau, servit d'atelier au sculpteur Lamarie, puis de fonderie de canon. Pillé et violé par des hommes à gages, il fut aliéné comme bien national au

(2) Paul JEULIN, *L'ancien couvent des Cordeliers de Nantes de 1791 à 1925* (étude archéologique), dans *Bull. Soc. Archéol. Nantes*, 1925, p. 195 à 225 et 1926, p. 133 à 145).

profit d'Orillard pour 45.655 livres, devint une Halle aux Toiles puis le collège des Amis Réunis en l'an XII, enfin fut vendu aux Dames Blanches en 1811. Celles-ci le cédèrent aux Dames de la Retraite. Le couvent, démoli partiellement en 1835, 1869 et 1874, date de la désaffectation définitive de la vieille église conventuelle, vient de recevoir le coup de grâce en 1924.

Le présent mémoire, consacré presque exclusivement à l'étude des différents bâtiments du couvent, a pour but non seulement de coordonner les renseignements archéologiques épars fournis par les travaux dont nous venons de résumer la partie historique, mais encore de tenter la reconstitution du couvent des Cordeliers peu avant la tourmente révolutionnaire. Nous mettrons à profit les remarques personnelles que nous avons pu faire au cours des travaux de démolition de 1924 et nous recourrons à divers documents manuscrits ou imprimés dont la conjugaison éclairera d'un jour nouveau, voire souvent insoupçonné, les connaissances possédées jusqu'aujourd'hui et nous donnera une idée assez approximative des dimensions ainsi que des richesses artistiques du couvent des Cordeliers de Nantes lorsqu'il était dans toute sa splendeur.

Mais avant d'essayer une reconstitution de ce couvent, qui offrait certaines ressemblances monumentales avec le grand couvent de Paris, nous montrerons brièvement son évolution architecturale depuis sa fondation jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, date où des démolitions précédant de peu la Révolution le mirent à mal.

§ I. — La construction du couvent.

Pendant une grande partie du moyen âge, depuis le III^e siècle jusque vers 1220, le mur d'enceinte gallo-romain plus ou moins remanié au cours des âges a servi d'abri et de moyen de défense à la cité des Namnètes. Au temps de

Pierre de Dreux vraisemblablement l'enceinte de la ville fut agrandie⁽³⁾ au nord en reportant une partie des murs jusqu'à l'Erdre. Quelques années après, vers 1232, une modeste chapelle à nef unique, consacrée, dit-on, à saint Michel par l'évêque Henry, fut accolée au mur romain primitif alors désaffecté. Les Cordeliers ne tardèrent pas à prendre possession de cette chapelle. Ils élevèrent les premiers bâtiments conventuels en dehors de l'enceinte romaine sur un terrain offert, dit Dubuisson-Aubenay, par la puissante famille de Rieux⁽⁴⁾, mais plus vraisemblablement par les ducs de Bretagne.

Malgré quelques libéralités, les Franciscains voués à la pauvreté demeurent pauvres et doivent se contenter du nécessaire. Ils bâtissent un cloître carré dont les arcades se cachent à demi sous les bâtiments conventuels, sauf du côté du mur romain que le soleil levant éclaire. Quant aux salles, elles sont nues et simples par nécessité. Les enfoux des l'Espervier et de Robert de Bretagne s'abritent dans la chapelle.

A mesure que les années s'écoulaient, les bâtiments conventuels et l'église s'étendent et s'embellissent grâce aux libéralités croissantes.

Ainsi le XIV^e siècle vit très probablement la construction du bas côté sud de l'église, le remaniement partiel de la nef, la construction du tombeau de Blanche de Boville et d'un certain nombre de salles du couvent.

Mais le XV^e siècle devait marquer une activité beaucoup plus grande. C'est l'époque où furent sinon élevées, du moins aménagées les chapelles de Notre-Dame de Pitié et

(3) Communication de M. l'abbé Brault (cf. Paul JEULIN, *Histoire lapidaire du Château de Nantes*, note 48 bis, p. 79).

(4) Ce fait expliquerait la qualité de fondateur du couvent prise par les Rieux et l'apposition d'une double litre à leurs armes, à l'extérieur et d'une simple litre à l'intérieur de l'église. Mais il semble à peu près certain que c'est le duc de Bretagne qui, en sa qualité de suzerain, a concédé aux Cordeliers le terrain situé en avant des vieux remparts.

d'Espagne. La ravissante chapelle au Duc ou de Notre-Dame des Anges fut ajoutée au corps de la nef tandis que l'on édifiait, entre autres, le très bel enfeu des Rieux. Le bâtiment principal du couvent fut considérablement amélioré avec une belle cuisine, des portes et des fenêtres ouvrées, de grandes salles dont celle de l'Université⁵⁾ devenue désormais le centre le plus important du couvent après l'église, par son ampleur qui permettait aux assemblées politiques ou aux corporations d'y tenir leurs réunions. Les bâtiments conventuels bordent déjà en partie le rempart de ville. Le plan du couvent est dessiné dans ses grandes lignes immuables.

Au XVI^e siècle furent construites les chapelles de Saint-Martin d'Aranda, de Sainte-Émerance, de Ruiz, de Compludo-Miranda et celle d'Espinoze, sans compter les modifications plus ou moins importantes apportées aux divers bâtiments.

De grosses réparations furent effectuées au cours des XVII^e et XVIII^e siècles⁽⁶⁾ modifiant les petites fenêtres à baguettes et l'église devint de plus en plus ornée.

Mais la grande tourmente qui devait balayer une partie du couvent est imminente. Quel aspect le couvent présentait-il alors, vers 1785?

§ II. — Aspect général du couvent vers 1785⁽⁷⁾.

Du haut des tours de la cathédrale assez proche nous voyons au premier plan, derrière la Collégiale Notre-Dame,

(5) C'est dans cette salle que se faisaient des cours de la Faculté de Théologie, que se tinrent très souvent les assemblées générales de l'Université (BRAULT, *op. cit.*, p. 185 et 186) et que siégèrent le Conseil de Bretagne, le Parlement ligueur, les Etats de Bretagne, et parfois la Chambre des Comptes, comme nous l'avons dit plus haut.

(6) Ordonnance de Messieurs les Echevins de la ville de Nantes octroyant aux Religieux Cordeliers la somme de 200 livres pour la réparation de leur Maison (4 août 1633), sans compter d'autres actes similaires.

(7) Nous avons choisi cette date à cause de l'aliénation partielle du couvent par les Cordeliers eux-mêmes en 1786. Les vestiges actuels du couvent, le plan manuscrit à vol d'oiseau n° 1518 de la Bibl. municipale de Nantes, le plan

les multiples toitures de l'église des Cordeliers. Trois cloches carillonnent dans le clocheton du XV^e siècle, dressé au milieu de l'un des deux longs toits à double versant que flanquent à l'extrémité Est une petite toiture en bâtière et un peu en avant de l'ensemble trois autres toits analogues mais perpendiculaires surmontant trois édicules dont deux avec arêtes de pierre, armoiries sculptées et contreforts. Des baies vitrées s'ouvrent sur le chevet et sur les murs latéraux de l'église qui s'offrent à nos yeux. Une double litre aux armes des Rieux ou écartelée de Bretagne court le long des murs. Au delà de l'église deux longs bâtiments parallèles forment un vaste rectangle coupé en deux par un grand bâtiment perpendiculaire qui sépare le cloître d'une autre cour plus petite et se poursuit presque jusqu'au mur de ville. Celui-ci, qui mesure une dizaine de mètres de hauteur, forme un angle et enchâsse deux tours rondes écrasées pour ainsi dire par la masse du « Papegault » situé à quelque distance. Les douves quelque peu encombrées de broussailles sont occupées en majeure partie par une vaste manufacture de faïence qui se dresse le long du rempart, non loin du Cours des Etats construit de 1763 à 1774. Plusieurs autres bâtiments d'importance moindre se raccordent çà et là à l'ensemble du couvent. Les multiples fenêtres des bâtiments et les arcades du cloître attirent particulièrement nos regards. Les façades grises des maisons bourgeoises et de la commanderie de Saint-Jean de Jérusalem, sises rue des Cordeliers, qui borde obliquement le

Portail de 1739 aux Archives municipales de Nantes. — les plans du Cours des Etats par Ceineray du 30 déc. 1763 (Arch. Loire-Inf., C 367), du Palais de la Chambre des Comptes d'après Hénon de 1782 (Arch. Loire-Inf., C C 488), de l'enclos des Cordeliers de Nantes par Recommencé de 1786 (Arch. Loire-Inf., H 289), publiés dans G. DURVILLE, *Etudes sur le Vieux Nantes*, p. 65, 148 et 124, le plan de Douillard et Scheult du 25 novembre 1790 (Arch. Loire-Inf., Q 61), le plan publié par M. de la Nicollière, *op. cit.*, p. 172, une vue de Hawke dans *l'Histoire de Nantes*, par GUÉPIN (1839), p. 160; enfin, le plan de l'église des Cordeliers que nous avons publié dans *Bull. Soc. Archéol. Nantes, op. cit.*, p. 193, ont servi de base à la présente reconstitution et au plan approximatif qui l'accompagne. Les signes qui suivent dans notre mémoire les noms de chapelles, autels, etc., renvoient au plan lui-même.

couvent à l'Ouest, font de même que les demeures de la rue des Caves un contraste avec le couvent baigné de soleil.

Après cet aperçu d'ensemble entrons dans l'église franciscaine, centre artistique et pour ainsi dire historique du couvent.

A) *L'église* ⁽⁸⁾.

Ouvrons la porte qui donne latéralement sur le carroir Saint-Jean, au bas de l'église, et franchissons le seuil élevé de quelques marches. Nous pénétrons dans la demi-obscurité estompée du bas côté sud.

Gagnons la grande nef qui date des XIII^e et XIV^e siècles. Jetons-y d'abord un coup d'œil circulaire. Devant nous un petit mur de quelques mètres de hauteur, percé d'une assez large ouverture, nous cache en partie le chœur de l'église mais ne nous empêche pas de distinguer nettement l'enfeu des Rieux **(1)** au pied du maître-autel élevé de trois marches derrière une balustrade ajourée. A notre gauche, plusieurs petites voûtes surbaissées forment autant de taches noires dans la paroi bâtie sur le rempart romain : ce sont le passage venant de l'entrée du couvent, l'enfeu d'Aubigné, la chapelle Sainte-Émérance surmontant l'enfeu des Mosnier de Thouaré et des de la Roche-Macé **(I)**, l'enfeu de l'Espervier, le passage à voûte surbaissée du XVI^e siècle menant au cloître, la chapelle d'Espinoze avec épitaphe **(II)**. Le tombeau d'Aubigné **(2)** figure une vousure à canelures, sous laquelle repose un guerrier du début du XV^e siècle couché, la tête sur un coussin, les pieds sur un animal, un « escu a un lyon lampassé et couronné » sur le ventre. Dans les deux chapelles, qui remontent à la fin

(8) En dehors des sources citées jusqu'à présent, nous avons eu recours à *L'itinéraire en Bretagne, de 1636*, par DUBUISSON-AUBENAY (édition des *Bibliophiles bretons*), p. 67 et suiv. et aux dessins de Roger de Gaignières, planches 1001 à 1100, Molaise, Ourscamp, pour les tombeaux.

du XVI^e siècle, on remarque une belle voûte à croisée d'ogives en pierre blanche avec un gros pendentif, des pilastres et de multiples moulures saillantes qui ornent les murs.

L'enfeu des l'Espervier (3), du XIII^e siècle, représente un gisant reposant sur un cénotaphe décoré d'arcades gothiques. Au-dessus de la voûte se tiennent quatre anges.

Des confessionnaux se dressent le long des murs de la nef, une chaire nous rappelle que les Cordeliers prêchent souvent (9). Les murs sont décorés de peintures à la colle jusqu'à la naissance des voûtes. On distingue entre autres scènes, outre des emblèmes héraldiques ou autres, un prédicateur dans une chaire moulurée; une grande dame en costume d'apparat du commencement du XVI^e siècle, assise entre ses deux suivantes dont l'une tient le livre d'heures de sa maîtresse. A la partie supérieure des banderolles gracieusement enroulées avec des rubans et des fleurs portent des devises tirées de l'Écriture sainte et des écussons aux armes de Rieux ou de Bretagne formant double litre (10). Les vitraux assez nombreux jettent dans la nef une lumière oblique et colorée éclairant les piliers octogones. Parmi ces vitraux on remarque celui qui représente le duc François II à genoux, les mains jointes, la cotte d'armes chargée de son blason, la couronne sur la tête; Marguerite de Bretagne, sa première femme, à genoux, en manteau ducal doublé de vair avec surcot d'hermine et jupe armoriée; Jean II de Rohan en cotte d'armes chargée de macles; Marie de Bretagne, sa femme, en corsage bleu, surcot d'hermine, jupe mi-partie de Rohan et de Bretagne et coiffure ornée de brillants (11). Le berceau de bois est supporté par des

(9) Communication de M. l'abbé Brault, d'après des documents d'archives.

(10) S. DE LA NICOLLIÈRE, *op. cit.*, p. 170 et 171. — Voir également pour la litre (bande ornée d'armoiries), DUBUISSON-AUBENAY, *op. cit.*

(11) Voir les dessins de Hawke dans GUÉPIN, *op. cit.*, p. 167, et le texte de Guépin, p. 168. — Il est question, p. 167, en termes assez ambigus, d'un vitrail représentant Marguerite de Bourgogne avec une coiffure analogue à celle du

sablières sculptées de figures chimériques avec tirants et poinçons soutenant le sommet de la voûte ⁽¹²⁾. Le dallage, comme celui de la nef du sud est composé de gracieux « azuleiros » du XVI^e siècle aux dessins géométriques et floraux, rehaussés de couleurs, notamment de jaune, de vert, de rouge pâle, de brun violacé et de bleu de roi. Ce carrelage dessine des rosaces ravissantes et des motifs distribués sur un immense échiquier bleu, blanc, ocre foncé et noir aux arêtes en léger relief.

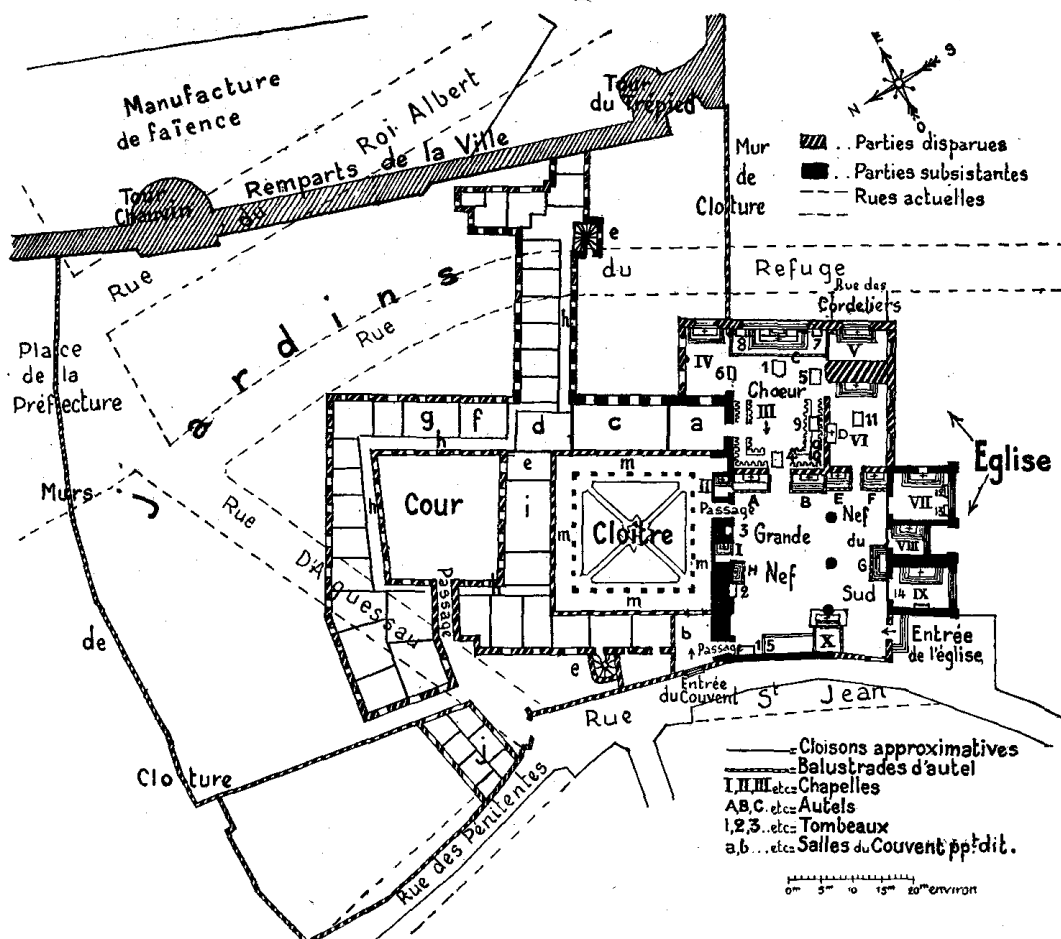
Si nous avançons dans la grande nef, nous passons entre l'autel de Saint-Bonaventure **(A)** et l'autel de Saint-André **(B)**, appuyés au mur de clôture, de part et d'autre de l'entrée du chœur, élevés de trois marches et ceints d'une balustrade qui interdit l'accès aux profanes. Une dalle funéraire à l'entrée du chœur nous révèle la présence d'un tombeau **(4)**. A l'entour se développe une double rangée de stalles **(III)** aux boiseries antiques où les Cordeliers chantent et psalmodient chaque jour, accompagnés d'un jeu d'orgue ⁽¹³⁾. A droite du tombeau des Rieux **(1)** du XV^e siècle, représentant gravés sur une dalle le sire de Rieux et sa femme Jeanne de Machecoul, en costume du XIV^e siècle, à l'intérieur d'une double arcature entourée d'une longue inscription, se distingue le magnifique mausolée des Sourdéac **(5)** près de l'entrée de la chapelle des Espagnols. Il date du XVII^e siècle. Il se compose d'un sarcophage de marbre noir affectant la forme d'une quille de navire et flanqué de quatre colonnes de marbre blanc surmontées chacune d'une urne funéraire de bronze. Ces colon-

peuple, un surcot en riche étoffe et une jupe blasonnée. Nous ne savons pas où se trouvait ce vitrail. Ne serait-ce pas Marguerite de Bretagne ?

(12) Bien que des preuves irréfragables nous manquent, nous nous sommes ralliés à l'hypothèse d'un berceau de bois, par analogie avec les autres églises conventuelles de l'époque, tant à Nantes (les Jacobins), que hors de Bretagne. De plus, des personnes qui ont connu une partie de l'église des Cordeliers avant les démolitions de 1874 croient se rappeler qu'il y avait une charpente.

(13) Ni nos recherches ni celles de M. l'abbé Brault ne sont parvenues à déterminer l'emplacement occupé par les orgues dont il est si souvent question dans les actes (notamment Arch. Loire-Inf., H 287, H 293, folio 183).

nettes supportent une large table servant elle-même de sol à une pyramide de marbre noir avec arêtes et armoiries de marbre blanc.



Entre l'enfeu des Rieux et le maître-autel (c) consacré à Saint-Michel se dissimule la tombe de Robert de Bretagne (6), fils du duc Jean I^{er}, dont l'épithaphe, du XIII^e siècle, est presque effacée. La lame de cuivre émaillé où elle se lisait et qui portait une statue d'enfant gisant vêtu d'une chemise dorée et coiffé d'un béguin, est masquée par le lutrin.

A gauche de cette tombe, une colonne octogone supporte deux beaux arcs aux nervures pénétrantes du XV^e siècle, donnant accès à la chapelle au Duc ou de Notre-Dame des Anges (**IV**) dont les voûtes sont ornées de deux clefs armoriées et dont les murs sont décorés d'un damier vert et or, sauf à l'emplacement de la tribune en bois située au-dessus de la sacristie ⁽¹⁴⁾. Des vitraux ogivaux, deux latéralement et un au chevet, figurant debout le duc François I^{er} en habit d'or, manteau écarlate, et Isabelle Stuart, sa deuxième femme, en manteau rouge, corsage bleu, surcot d'hermine, robe armoriée ⁽¹⁵⁾, éclairent cette chapelle et le tombeau des Charette, sis près de l'autel, du côté de l'Évangile ainsi que le tombeau de Jean de Bretagne, comte de Richemond, placé vers 1334 devant l'autel. Une porte à fleuron au bas de la chapelle nous permet d'entrer dans la sacristie (**a**), chambre assez spacieuse, meublée d'une petite bibliothèque où sont conservés les archives et des livres. Une armoire renferme de remarquables pièces d'orfèvrerie et de vieux ornements sacrés dont une chasuble et deux dalmatiques aux armes de Rieux ⁽¹⁶⁾. Un passage différent de celui de la chapelle au Duc mène directement dans le chœur et y débouche entre les stalles.

Le vitrail du maître-autel (**C**), des deux côtés duquel se trouve un enfeu (**7 et 8**) (à droite celui de Blanche de Boville), représente les armes superposées de Laval, Harcourt, Rochefort, Machecoul, Clisson, Vieupont, Rohan, Bourbon, Rieux (parties de Bretagne), dominées par les armes de Bretagne et au sommet par celles de France, le

(14) Les trous de poutre et la maçonnerie au-dessus des trois fenêtres à meneaux visibles en 1924, attestaient sans aucun doute l'existence d'une tribune d'où les religieux malades et des invités pouvaient assister aux offices célébrés dans la chapelle au Duc.

(15) GUÉPIN, *op. cit.*, p. 167, et les dessins de Hawke, p. 168. — Guépin appelle la chapelle au Duc, chapelle de Bon-Secours, mais il ne peut y avoir d'erreur, vu l'emplacement de cette dernière « à gauche du chœur de l'église ».

(16) Cf. l'étude de M. l'abbé BRAULT, *op. cit.*, p. 179 et 176. Il y avait, en outre, une paix d'argent. Toute l'orfèvrerie fut portée à la Monnaie le 9 mai 1795

tout dans un immense écusson supporté par deux béliers d'argent, timbré d'une couronne ducale sans cimier et ceint d'un collier de saint Michel posé sur un mantelet d'hermine ⁽¹⁷⁾.

Le tombeau de Blanche de Boville **(7)**, femme d'Olivier de Clisson, se compose d'une gisante du XIV^e siècle couronnée et voilée de deuil, reposant sur un coussin et les pieds appuyés sur une plaque maintenue par l'échine de deux animaux assis, le tout sur une dalle gravée d'une inscription et soutenue par deux piles de maçonnerie.

A notre droite près de cet enfeu, une voûte moyenne, non loin de la crédence ogivale rouge du maître-autel datant du XV^e siècle, nous laisse passer dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, dite de Thouars **(V)**, des XIII^e-XIV^e siècles, éclairée par deux vitraux et enfermant le tombeau de Jeanne de Rohan, inhumée avec son mari Jean de Sévigné. Une Pietà est peinte au-dessus de l'autel.

Sorti de cette chapelle nous apercevons entre les stalles du chœur un enfeu inconnu **(9)** et la margelle d'un puits rond **(10)**. Nous nous engageons par une autre ouverture assez voisine de la précédente dans la chapelle de Notre-Dame d'Espagne **(VI)**. Au milieu, devant l'autel majeur et un autel latéral **(D)**, s'élève le tombeau de Dom Bernard Abral **(11)** de Catalogne, ancien chançine de Burgos, gravé sur une pierre jaune avec légende, non loin du tombeau de l'infortuné Chalais. A l'un des deux vitraux latéraux apparaissent les armes d'Espagne, auxquelles font face sur le mur opposé les blasons d'Espagne peints sur bois au milieu d'un champ de lys d'or et d'hermines. Les armes d'Espagne figurent en outre à droite et à gauche de l'autel, sur les bancs et la porte vers le chœur ⁽¹⁸⁾, rappe-

(17) DUBUISSON-AUBENAY, *op. cit.*, p. 68.

(18) S. DE LA NICOLLIÈRE, *op. cit.*, p. 157, d'après la convention de 1709 intervenue entre les membres de la Contratation et les Cordeliers. — DUBUISSON-AUBENAY, *op. cit.* et DUGAST-MATIFEUX, *Nantes ancien et le pays nantais*, p. 399.

tant que la chapelle a servi exclusivement aux MM. de la Contratation.

En quittant la chapelle par le passage pratiqué au bas de celle-ci, nous côtoyons deux autels symétriques (**E et F**), dont celui du Saint-Nom de Jésus (**F**), et nous nous retrouvons dans le bas côté sud. De sobres et majestueux piliers octogones à moulures droites et trilobes de la fin du XIII^e ou du commencement du XIV^e siècle, en granit et tuffeau, séparent ce bas côté de la nef. Trois arches de grandeur inégale laissent filtrer quelques rayons solaires qui passent à travers les grandes verrières délicates des chapelles de Ruiz, d'Aranda et de Compludo-Miranda. Si une balustrade nous en interdit l'accès, nous pouvons cependant y jeter un coup d'œil.

Nous remarquons les larges voûtes presque en plein cintre de la chapelle de Ruiz (**VII**), du XVI^e siècle (1578), avec son œil-de-bœuf à grénétis, ses deux enfeux blasonnés (**12 et 13**) contenant les restes de Joachin Descartes et les voûtes identiques de la chapelle de Compludo-Miranda (**IX**), également du XVI^e siècle (1549), qui renferme quatre niches blanches à cinq mètres du sol. Mais la clef de voûte ajourée représentant une double cordelière entrelacée enserrant une grande étoile évidée, la jolie crédence du XV^e siècle et les enfeux avec épitaphe encadrée de divers motifs (**14**), de la chapelle Saint-Martin et Saint-Roch d'Aranda (**VIII**) construite en 1510, attirent particulièrement notre attention.

Pour atteindre la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance (**X**), nous passons devant un autel (**G**) et l'épitaphe de François Jaillard, seigneur de la Grange-Maronnaire, cornette générale du duc de Mercœur. Cette épitaphe forme une longue inscription à l'intérieur d'un cœur évidé, entre deux anges blancs tenant une palme. Des armoiries casquées et deux urnes surmontent les anges. Des têtes d'an-

gelots apparaissent en dessous du cœur. Le monument est en marbre noir et blanc.

La chapelle de Notre-Dame de Recouvrance (**X**) est composée d'un autel situé au pied du dernier pilier de séparation des deux nefs, autel que l'on distingue malaisément entre les claire-voies de pierre qui lui font une vaste ceinture rectangulaire⁽¹⁹⁾.

Nous avons encore remarqué au passage çà et là dans l'église quelques enfeux ou tombeaux (**15**) ; l'épithaphe manuscrite en vers sur parchemin de Charles de Plouer seigneur du Boisrouaut; le tombeau des Montafilant représentant une gisante gravée sur une dalle; l'enfeu de la famille d'Elbiest, avec l'image d'une femme gravée sur une lame de cuivre⁽²⁰⁾, le caveau de Pierre Davy sous un autel; l'enfeu de Messire de Kermoisan et de son épouse, près des orgues, etc... Nous avons discerné en outre des statues de dimensions différentes : une fine statuette de cordelier en pierre blanche, un évêque, une statue de saint Pierre avec le premier verset du Credo, une Vierge de bois délicatement sculptée, le tout du XV^e siècle; un saint Bonaventure pourpre et or, du XVI^e siècle, des angelots du XVII^e et deux anges assis du XVIII^e siècle, sans compter des dais de pierre polychromes, des pilastres et des frises de toutes sortes remontant à des époques variables⁽²¹⁾, des armoiries différentes çà et là sur les murs.

Quant au mur du bas de l'église, il est plein sans autre ouverture qu'une petite baie vitrée près de la porte d'entrée.

(19) Cf. le plan Portail, *op. cit.*, de 1739.

(20) DUBUISSON-AUBENAY, *op. cit.*

(21) C'est l'inventaire des principaux fragments de sculpture trouvés au cours des démolitions en 1924 et l'étude de S. DE LA NICOLLIÈRE, *op. cit.*, p. 170, qui nous permettent d'avancer ces faits. La vierge de bois appartient à M. le Dr Thoby (Catalogue de l'exposition d'art ancien au château des ducs de Bretagne à Nantes, 1924, n° 190 avec photographie).

B) *Le couvent* ⁽²²⁾.

Pour visiter le reste du couvent il nous faut traverser la grande nef et prendre le passage près de la chapelle d'Espinoze. Nous pénétrons en compagnie d'un père cordelier dans le cloître dont nous faisons le tour en suivant notre gauche. Les voûtes surbaissées (**m**), de hauteur moyenne, s'appuient du côté de la cour sur des piliers carrés de granit ornés de jolies colonnettes qui supportent aussi les arcades aux fines nervures de pierre blanche surmontées d'un rang de pierre meulière. Les voûtes servent d'appui au plancher de l'étage supérieur. Le cloître est interne de trois côtés : face au mur romain et perpendiculairement à ce dernier. Deux rangs de fenêtres moyennes scintillent au-dessus de la pénombre des arcades au nombre de sept sur chaque face.

A peine avons-nous fait quelques pas que nous sommes en présence d'un passage élevé de trois marches servant de débouché à une vaste pièce (**b**) qui constitue l'entrée proprement dite du couvent et communique par un autre passage avec le bas de l'église. En poursuivant notre visite nous distinguons à travers les arcades le jardin du cloître représentant une étoile de verdure au milieu d'un rectangle aux coins incurvés et partagé diagonalement en quatre parties ⁽²³⁾. Après avoir longé les trois vastes bâtiments du cloître, nous entrons dans la célèbre Grande Salle du couvent dite Salle de l'Université (**c**). Les poutres du plafond, à une huitaine de mètres de hauteur, sont finement décorées. Des sièges assez confortables emplissent la salle ⁽²⁴⁾. Des traces d'armoiries se discernent encore. A l'extrémité

(22) Avec la visite du couvent proprement dit les données scientifiques deviennent moins précises, aussi notre plan du couvent est-il exact dans ses grandes lignes, mais approximatif dans ses détails à partir surtout de l'office (*e*).

(23) Voir note 19 ci-dessus.

(24) Les vestiges actuels de cette salle ne permettent pas d'avoir de certitude au sujet de la configuration de celle-ci.

Sud de cette salle se trouve la sacristie (a) que nous avons déjà visitée. A l'autre extrémité la cuisine (d). Une grande cheminée avec sa belle hotte droite de pierre se remarque à côté d'une sorte de crédence. Un délicat fumet s'échappe de la cheminée dont le foyer est un peu plus élevé que le dallage rouge de la pièce. De nombreux ustensiles de cuisine sont accrochés aux murs ⁽²⁵⁾.

A côté de la cuisine se trouve l'office (e), pièce de dimensions plutôt médiocres, surmontée d'une soupente ⁽²⁶⁾, et où sont enfermées les provisions diverses servant à l'alimentation des pères et des hôtes du couvent.

En continuant toujours droit devant nous, nous traversons une pièce au dallage blanc et noir (f) dont la cheminée de marbre est éclairée par deux fenêtres. Par un corridor (h) nous arrivons dans une autre pièce lambrissée (g) en plâtre et pavée de carreaux en losange, analogue à la précédente ⁽²⁷⁾ (6 m. sur 8 m. environ). Des fenêtres donnant sur une cour presque carrée apportent de la clarté au corridor.

Contournant la cour dont les fenêtres ne présentent aucun intérêt nous aboutissons à un assez large passage situé entre deux bâtiments, passage servant de débouché à la cour et menant par un jardin dans la rue des Cordeliers. En entrant dans le bâtiment qui fait suite au précédent, nous parvenons bientôt à la salle dite du cloître (i), où la confrérie de la Contratation prit ses repas à partir de 1709 ⁽²⁸⁾. Puis au hasard de nos pas nous remarquons aux différents étages des bâtiments conventuels, une assez vaste bibliothèque principalement abondante en livres théo-

(25) Cf. étude de M. l'abbé BRAULT, *op. cit.*, p. 189, déclaration du père Etienne.

(26) G. DURVILLE donne p. 50, 51 et 52 de « La colonne et la statue de Louis XVI » une copie du procès-verbal des experts du 27 avril 1797 où il est question de toutes ces pièces.

(27) *Idem.*

(28) Voir note 18. Cette salle était sans doute le réfectoire.

logiques, à cause de la Faculté de Théologie ⁽²⁹⁾. De nombreuses chambres de religieux, toutes meublées simplement mais d'une façon variée, au gré de chaque père ⁽³⁰⁾, ont retenu quelques instants notre attention. Ce sont des pièces moyennes dont les murs sont blanchis et dont les poutres du plafond apparaissent, supportées par des corbeaux de granit. Il y a une quinzaine de ces pièces, sans compter un vaste dortoir ⁽³¹⁾. Les fenêtres ouvrent, pour la plupart, soit sur la cour et le jardin situé au chevet de l'église, soit sur le jardin compris entre les bâtiments conventuels et le mur de ville soit sur le jardin du gardien ⁽³²⁾, jardins dont la végétation fait une assez violente opposition aux toits de la faïencerie et à l'esplanade plantée d'arbres du cours des Etats.

Enfin, avant de quitter définitivement le couvent, nous visitons une des chambres d'hôte (**j**) qui sont assez confortables, tant au point de vue du mobilier qu'au point de vue de l'ornementation, et l'infirmerie (**k**) à deux lits ⁽³³⁾. Nous passons à travers les cours et les jardins précités pour admirer les splendides cultures potagères et florales qui charment l'œil et aident les pauvres cordeliers à se nourrir.

Etant retourné sur nos pas, sans avoir cependant visité de fond en comble le couvent qui comprend encore d'autres salles que celles décrites, notamment un dortoir et plusieurs escaliers (**l**), nous franchissons les six marches de l'entrée (**b**), rue des Cordeliers ⁽³⁴⁾. Ce faisant, nous venons de terminer la visite assez détaillée que nous nous étions proposé d'effectuer à l'église et au couvent des Cordeliers de Nantes.

Paul JEULIN.

(29) Voir le début de la note 5.

(30) et (33) Voir la note 25 ci-dessus.

(31) DUBUISSON-AUBENAY, *op. cit.*

(32) Ce jardin situé à l'ouest était séparé des autres jardins par un mur de clôture (cf. le plan-bordure de la rue des Cordeliers).

(33) Cf. plan Portail, *op. cit.*, de 1739.